

A M^{lle} SUZANNE L***EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE DE "L'ANNÉE
DES POÈTES"

Décembre ! Les arbres tremblants
Craquent dans l'air sous les froidures ;
Au bord des routes déjà dures
La neige a mis ses flocons blancs.

L'homme songe au dernier printemps,
A la renaissance future.....
Moi qui suis triste de nature
Malgré l'hiver et les autans,

Je deviendrais joyeux quand même
Suzon, ma Suzanne que j'aime,
Si fêtant notre amour vaqueur,

Dans ces lignes que je vous livre
Au premier feuillet de ce " Livre,"
Je pouvais mettre tout mon cœur.

André Morin

Paris, décembre 1890.

TROUVÉE !

Je possède un bouquet plein de parfum encore
entre ma main profane qui le touche ; — un bijou
digne de l'écrin d'un roi ; — et celui qui l'a perdu
a perdu un trésor.

Je l'ai trouvée, moi, en chemin de fer, il y a
deux, trois ans bientôt, cette chère petite lettre
pleine d'amour et de cette tendresse minutieuse,
débonnaire, sans repos jamais, en éveil sans cesse,
que seul possédait le cœur d'une femme aimée, et
dont elle enveloppe, comme dans un manteau gra-
cieux, l'être qui est sien ici bas.

Comme je voudrais la pouvoir rendre à celui
qui, conscient aussi de sa situation, a tracé, au
crayon, entre toutes ses lignes, sur toutes ses
pages, des mots incohérents, mais disant bien son
bonheur, son extase !

C'est qu'elle est gentille, malgré son peu de
soin ! Elle laisse bien deviner sous celle qui l'a
écrite la jeune femme qui voit tout prévient
tout, s'intéresse à tout, et dont chaque pensée se
porte vers le maître et seigneur qui est son tout.

Lisez plutôt avec moi ; — et avis au malheureux
qui l'a semée :

A....ville, 21 juillet, 1887

" Mon petit mari bien-aimé.

" C'est une vilaine parasseuse qui te vient.
Sais-tu que j'ai dormi une grosse heure depuis le
dîner ? Je crois que cette tendance à fermer les
yeux vient de ce que je ne veux pas voir une cer-
taine *Mère Ennui* qui finirait par s'emparer de
mon gros cœur tant voué à l'indifférence, tu le
sais.... Ah ! si tu me fais dire que je m'ennuie,
mon coquin ! Mais c'est un grain, une miette,
juste ce qu'il faut, par devoir !

..... Si tu étais là tu verrais bien vite
que je mens affreusement. Tu es un petit mari
dont je me passe difficilement et qui tient mon
bonheur dans un sourire et dans un regard des
nais bleus ; — là est ma vie.

" Quand as-tu été rendu, mon aimé ? Il a fait
bien chaud, je suis sûre, et tu étais plus fatigué
que moi le dira ta belle lettre de demain. Je serai
bonne fille pour cela, car tu sais avoir toutes les
tendresses pour moi.

" Est-il venu beaucoup de monde pendant ton
absence ? Il a été difficile de le savoir par H***.
Tu n'as trouvé rien de déplacé dans la maison,
j'espère ? La vieille A*** a probablement fureté
un peu et beaucoup parlé. Puis, as-tu fait quel-
ques courses en arrivant ? Pauvre petit mari, va !

ne se passe pas une minute sans que ta pensée
me vienne au cœur.... Puis, que manges-tu ?
Ah ! grands dieux ! J'ai des remords de t'avoir
aïssé pour si longtemps.... Aime-moi bien gros
et cela te fera vivre d'ici à samedi, n'est-ce pas ?

" Maman ne veut pas s'embarquer pour le
voyage, s'il pleut samedi. Je ne le voudrais pas
moi aussi, pour toi plus encore que pour nous,
mon Alfred. Je compte sur les âmes pour nous fa-
voriser d'un beau temps et pour ne pas me retarder
à voir mon petit mari chéri. Ainsi si le temps est
sérieusement au mauvais, ne viens pas à S***, car
en voiture découverte ce serait impossible ; nous
partirions alors lundi, et tu renverrais ton voyage à
St S***. Il tombe une onnée de temps en temps
depuis le matin ; sois prudent, si tu vas aux mala-
des, mon aimé ; tu sais la nuit comme il fait
froid ; pense bien à moi qui t'aime, — et ne fume
pas trop parce que tu as une pipe neuve à mon-
trer.

" Pour le marché de samedi, tu feras bien de
prendre un *petit roast beef* et un *petit* bouilli, ce
sera suffisant. Maman me donne sa machine à
coudre ; c'est un beau cadeau, n'est-ce pas, cher
ami ? et tu m'aideras à lui en être reconnaissante.

" As-tu le temps de lire un peu ? Que cela ne
t'empêche pas de penser à ta femme, mon *vi'ain*.

" Bonjour.... à samedi ! Ecris-moi ; je t'aime,
je m'ennuie, je t'embrasse. Mille amitiés de la
famille et toute la tendresse de

" Ton Angéline qui t'adore."

Voilà ! Le propriétaire pourra réclamer en pay-
ant les frais d'annonce. S'adresser à

St Maurice

EN VACANCE

RÉCIT D'ALSACE



'EST là-bas, non loin de Saverne,
au bon pays d'Alsace, que je
m'envole, aussitôt septembre ve-
nu, vers mon vieux moulin de la
côte de Mittelbronn.

A-t-il l'air heureux de me re-
voir ! Pensez donc, depuis bien-
tôt un an qu'il m'attend, chaque
matin, lorsque la diligence passe,
au galop de ses quatre chevaux.

Ce qu'il doit en avoir de patience, mon vieux
moulin !....

Enfin, voilà qu'un bon jour la voiture s'arrête ;
j'entends de la route le tic tac de la grande roue
moussue, d'où l'eau tombe, toute frangée d'écume,
et je crois bien qu'elle tourne un peu plus vite que
d'ordinaire : c'est peut-être sa manière à elle de
souhaiter la bienvenue aux vieilles connaissances.

— C'est lui, le voilà, semble-t-il crier, toute
joyeuse, dans son langage primitif. Et de fait,
sur la grande porte encadrée de la vigne qui
grimpe jusqu'au toit, apparaît tout à coup le père
Zimmer, en bras de chemise, qui fait de grands
gestes bizarres.... Un petit coin de rideau se
soulève au même instant, à la fenêtre de gauche,
et je vois une tête curieuse de jeune fille, toute
blonde et toute rose, interroger la route pour s'as-
surer si c'est bien moi.

Alors on s'embrasse (pensez donc ! dix mois
d'exil, que c'est long), et Lisbeth, la fille de mon
meunier, toute timide et toute rougissante, vient
me tendre son joli front.

— Eh ! Lisbeth, comme te voilà grandie, de-
puis l'automne dernier ; je ne te remettais pas.

— Oh ! monsieur l'écrivain (c'est ainsi qu'elle se
permet de m'appeler), vous voulez rire, n'est-ce
pas ?

— Mais non, Lisbeth, je t'assure.

Puis je tire de ma poche le beau cadeau que j'ai
soin d'emporter pour elle chaque année et qu'elle
reçoit avec un enthousiasme enfantin.

Et c'est alors, dans mon vieux moulin, un grand
mois de bonnes vacances, au milieu de ces braves
gens.

Oh ! cette côte de Mittelbronn, c'est le plus joli
coin de paysage que j'aie jamais rencontré dans
toutes mes courses à travers les Vosges.

Chaque matin, au petit jour, lorsque les brouil-
lards qui montent de la Zarn traînent encore, en
longues bandes bleuâtres, dans les vallées et sur
les collines, le père Zimmer vient m'éveiller et
nous voilà en route, de-ci de-là, errant à l'aven-
ture, au caprice de notre fantaisie. Je veux tout
revoir : le célèbre rocher du prince Charles ; la si
pittoresque vallée de Schlettembach, avec la mai-
son de campagne d'Edmond About ; les impor-
tantes ruines de Lutzelbourg et du Haut Barr, et
plus loin, Dosenheim, le joli village alsacien.

Puis, entre deux promenades, on s'en va, le
grand chapeau de paille dans la nuque et le pa-
nier sur le dos, à la pêche aux écrevisses dans la
Zarn.

Oh ! la jolie pêche, dans le cadre pittoresque de
cette belle vallée, et comme tes gais éclats de rire,
Lisbeth, accueillait sans façon ma parfaite in-
compétence à m'emparer des écrevisses.

Et le dimanche donc, lorsqu'il fait beau, le père
Zimmer ne se met-il pas en tête de tirer le vieux
char à bancs de la remise, et voilà Cocotte qui
nous mène à Saverne, comme de bons fermiers de
la plaine. Tiens, Lisbeth, laisse moi te dire que tu
étais jolie à ravir, dans ton gentil costume d'alsa-
cienne, avec ton corsage bleu-de-ciel, pailleté d'or,
et ce grand nœud de ruban, qui ouvrait les ailes,
comme un papillon. Tu étais assise à côté de moi,
— tu t'en souviens, n'est-ce pas ? — comme nous
étions fiers, tous deux, lorsque Cocotte descendait
la côte et que Saverne apparaissait dans le fond,
avec sa vieille église carrée et les toits moussus
de ses maisons. C'est qu'on t'admirait, Lisbeth, et
ma foi, pour tout te dire en un mot, je crois qu'on
n'avait pas tort.

Et voilà où je passe mes vacances.

Mais hélas ! comme toute médaille a son revers,
on se réveille un beau matin en plein mois d'oc-
tobre : il faut partir, c'est fini....

Et alors, tandis que nous attendons la diligence
sur la route, mon vieux moulin semble me crier,
d'un air tout renfrogné :

— Eh ! bien, tu t'en vas ? n'étais-tu donc pas
bien ici ; te manquait-il quelque chose ?

— Mais non, mais non, mon vieux moulin, ai-je
envie de lui répondre ; j'y étais même trop bien
chez toi, et c'est peut-être pour cela que je m'en
vais, le cœur si gros de larmes....

Puis, au moment de se quitter, ce bon vieux
père Zimmer, s'essuie les yeux du revers de la
manche, et Lisbeth, ma bonne petite Lisbeth, me
tendant la main, dit avec un doux sourire triste :

— Au revoir, mon-hieur l'écrivain, et jusqu'à l'an-
née prochaine, n'est-ce pas ?....

J. B. Chatrian

Bruxelles (Belgique), 1891.

L'HIVER AU CANADA

A MON AMI, M. LOUIS G***, MONTPELLIER (FRANCE)

Adieu les sombres jours d'automne,
Voici la gaieté qui revient !
Voici le jour de l'an qui sonne,
Embrassons-nous, vieux Canadien !

BENJAMIN SULTE.

Je ne saurais trop vous remercier, mon cher
ami, de votre ponctualité à m'écrire, car j'en
éprouve toujours un bien sensible plaisir. En
même temps que ces correspondances ravivent le
délicieux souvenir de nos réunions passées, elles
me parlent de votre beau pays, et c'est ce qui me
les fait doublement aimer.

Pour le moment, je réponds à cette partie de
votre dernière lettre où vous faites le plus sombre
tableau possible de notre hiver. Selon vous,